

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'école « tapageuse » et l'école « mystérieuse » régissent la mode de nos jours tout aussi bien qu'au temps où le vicomte de Launay en décrivait le caractère avec sa verve habituelle. C'est toujours la même audace parmi les adeptes de la première, qui veulent à tout prix attirer les regards, les éblouir, — et les mêmes intentions sournoises chez celles qui voudraient produire beaucoup d'effet sans avoir l'air de le chercher !...

Pour l'école « tapageuse » de ce temps-ci, ce ne sont que plumes en panaches orgueilleusement évaporées, cuirasses étincelantes qu'on ne peut envisager sans sourciller, magnifiques robes s'allongeant en des trains incommensurables, le tout porté avec l'air le plus triomphant du monde !

L'école « mystérieuse » actuelle est plus mystérieuse encore que ne le fut sa devancière. elle affiche la plus rigoureuse simplicité; de belles étoffes, mais aux couleurs sombres; peu d'ornements, mais une coupe irréprochable, une grande harmonie dans la forme, un tour original et puis un je ne sais quoi d'inimitable, d'indéfini, qu'on ne s'explique pas, qui charme et fait dire à première vue : — Voilà une jolie toilette !

Cette dernière école est le cauchemar des couturières. L'une d'elles — une célébrité en son genre — me confiait ainsi ses angoisses : « Toutes ces dames me tourmentent avec leur éternel refrain : — Je m'en rapporte à vous, faites-moi quelque chose de simple et de joli ! — C'est embarrassant au possible ; j'aimais bien mieux les costumes : on se sauvait par les garnitures ! »

Malgré ces plaintes amères, la couturière en question a pu me montrer quelques délicieux modèles. Ceux-ci notamment :

Une robe *Clémence Isaure* en velours marron, avec plastron et tablier en lamé marron et argent, tout encadré de plumes de coq marron. Le haut du corsage décolleté selon l'époque.

Un habit Louis XVI en faille vert-réséda, entouré de biais

d'un vert plus foncé formant camaïeu; liserés de faille mais aux deux bords. Entre les pans d'habit, par derrière, une largeur en faille, relevée en dessous de place en place, forme un élégant froufrou réuni plus bas que les pans et fixé par un large ruban mais. Le jupon, à la Bulgare, est à traîne unie, et le devant est garni en biais de ruches à la vieille, à bords rapportés aux trois couleurs, puis éfilochés. Très coquet d'ensemble.

A côté de ces deux modèles, j'ai admiré de charmants corsages moyen âge, genre cuirasse, très baleinés et lacés derrière; peu ou point de garniture, excepté aux manches qui sont d'un style fort tourmenté.

Comme jolies toilettes d'automne, citons le mélange d'uni et de carreaux ainsi disposé : — Jupon à carreaux (toile à matelas) noirs et blancs, entièrement couvert de volants de taffetas noir, distancés de façon à laisser voir la jupe par intervalles égaux. Corsage cuirasse noir avec une bande à carreaux devant et derrière. Manches à carreaux, traversées par des bandes en taffetas noir qui entourent le bras à trois reprises différentes.

Ce même genre s'applique également à des nuances unies et tendres, que l'on associe au noir : mais et noir, bleu pâle et noir, etc. Le clair forme le jupon et le noir les garnitures ; c'est l'inverse pour le corsage.

Les chapeaux sont de plus en plus charmants; chaque jour, il en surgit de nouveaux, et leurs al-

lures un peu masculines ne manquent pas de grâce. D'après les noms on peut deviner les formes : c'est le *Frondeur*, le *Louis XIII*, le *Mancini*, le *Rubens*, le *Fra-Diavolo*, le *Catalan*; puis une série de formes renversées qu'il est impossible de désigner clairement. Le feutre domine; quant aux garnitures, elles consistent en velours, panaches de plumes de coq, grandes plumes d'autruche, têtes d'oiseaux, même oiseaux tout entiers, etc. Comme chapeau fermé, je signalerai les formes *Angot*,



P. N° 225. — TOILETTE D'INTÉRIEUR HABILÉE.

*Directoire, Belle Bourbonnaise, etc.*, que l'on trouve également en feutre et de toute couleur, sombre ou claire, souvent assortie aux toilettes.

De tous ces modèles, il n'en est presque pas qui ne soient remaniés et tellement transformés par la modiste qu'on ne les reconnaît plus. Ce *coup de main* habile se donne suivant l'air et la physionomie de la personne à qui le chapeau est destiné. Pour celle-ci, c'est une forme élevée, un diadème qui convient le mieux; celle-là veut, au contraire, un chapeau mutin: alors les ailes se dressent coquettement d'un seul côté et un nœud provoquant achève de donner le caractère voulu.

Les brides de chapeau — décidément on en porte — se placent en dessus de la passe, ou en dessous, ce qui est la façon la plus naturelle de s'en servir. On les fait descendre aussi de la partie relevée de derrière; mais ce dernier mode est surtout applicable aux écharpes de tulle.

Deux ou trois jolis modèles, que je vais citer, me paraissent dignes de votre attention, chères lectrices.

Chapeau en feutre couleur lie de vin: bords renversés, bordés d'un velours de même teinte; contre le bord supérieur, un double nœud de velours, semblable au chapeau, et des coques de ruban bleu électrique; sur le côté du sommet, touffe de plumes de mêmes nuances.

Chapeau fermé, en tulle perlé et velours gros vert, de forme *Angot*; diadème et bavolet en velours vert, brides de ruban blanc, nœud de même ruban posé sur le pied d'une grande plume gros vert; tour de tête et fleurs.

Capote en tulle perlé d'acier bleuté: diadème en velours gros bleu, plumes de coq perlées, barbes en dentelle perlée complétant le tout et servant de brides.

La lingerie comporte tant de choses, aujourd'hui, que l'on ne sait par où commencer lorsqu'on veut en parler. Pour tant j'ai reçu d'aimables lettres auxquelles je dois répondre.

Le col *paysan* se fait en toile blanche et en toile de couleur; mais ce dernier système est un peu négligé. La sous-manche continue de se terminer en cornet.

On fait de délicieuses parures en toile de couleur; elles se composent de ruches en batiste, grise, écrue, bleue, etc., dont les bords sont festonnés; l'intérieur est garni de ruches en mousseline blanche à bords festonnés en coton de couleur. On ne peut rien imaginer de plus frais ni de plus doux au visage. On répète ce même modèle en remplaçant les bords festonnés par une valenciennaise. Le genre veut qu'on ajoute à ces parures la cravate en batiste assortie.

Les maisons de lingerie ont tellement étendu leur domaine qu'on y trouve une variété considérable d'articles de toute nature, élégants, séduisants et tentateurs, devant lesquels on s'arrête plus peut-être qu'il ne faudrait! Ce sont des colliers en plumes de coq encadrant une écharpe en surah de couleur, mélangé de dentelles blanches; des cravates à bouts brodés, en broderie anglaise, et dans toutes les nuances; des cravates formant un double nœud négligé, entremêlé de dentelles, fixé au bas d'un fichu, ou d'un col ouvert avec touffe de fleurs.

J'ai même vu chez une de nos grandes lingères une nouveauté élégante en fourrure avec nœud de ruban, dont je parlerai prochainement.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 225.

ÉLÉGANTE COSTUME DE MAÎTRESSE DE MAISON. — Jupou à traine en taffetas marron, entouré d'un premier volant froncé, monté avec une tête obtenue par une draperie qui forme nœud d'écharpe de place en place. Un

autre volant surmonte celui-ci. — Tunique-blouse en crêpe de Chine, mous-seline ou cachemire blanc, dont l'ouverture est encadrée par un fichu de même étoffe, plissé et garni de dentelles blanches. Il est noué au bas de l'ouverture, d'où les pointes retombent assez bas sur la polonoise. Tous les bords du vêtement sont ornés de coulissés et de dentelles blanches. Une petite basque, garnie de même, termine le dos, et la jupe est drapée par une ceinture en ruban assortie à la manche duchesse, avec nœud de ruban. — Coiffure pouff en dentelles et fleurs mignonnes.

G. N° 443.

1. Petit garçon de 6 à 8 ans. — Costume en drap marron. — Pantalon court, fermé au genou par trois boutons superposés. Gilet en drap de couleur noisette à boutons marron. — Veston demi ajusté, ouvert sur le gilet par des revers de la même couleur que celui-ci; le bord inférieur, ainsi que celui des manches, est garni de liserés noisette. — Large col marin. — Chapeau de feutre, forme canotier. — Bottines marron à bouts vernis.

2. Petite fille de 6 à 8 ans. — Costume en cachemire bleu mode. — Jupou court, entouré de deux volants plissés très serrés. La seconde jupe, montée presque à plat, forme deux pointes derrière, garnies de plissés semblables aux précédents, puis reliées à la taille par des coques de ruban. Le corsage, monté par une ceinture aux deux jupes, est décolleté en carré sur une chemisette blanche; manches longues, terminées par des plissés. Une pélerine de même étoffe, garnie de même, complète le costume. — Chapeau de paille noire, garni de velours bleu et d'une plume blanche.

3. Fillette de 12 ans. — Costume en cheviotte gris ardoise. — Jupou court monté par des plis couchés, maintenus en dessous de place en place par des lacets cousus à plat tout autour. Tunique princesse en même étoffe à bords dentelés; ceinture en ruban à bouts tombants derrière. — Paletot, genre dolman, en drap noir, ajusté et à manches longues et larges se terminant en pointe. Ce vêtement est encadré de biais en faille noire et de franges de soie; ces biais ornent le haut en simulant le capuchon; flots de ruban dans le bas et à l'angle de l'ouverture des manches. — Chapeau catalan en feutre noir, bordé de velours et garni de rubans bleus.

4. Baby (garçon) de 2 ans. — Costume en drap gros bleu. — Jupou et corsage russe, plissés tous deux à larges plis plats soutenus en dessous. Manches rondes. — Lingerie en broderie anglaise. Ceinture en ruban assorti. — Bas rayés bleu et blanc; souliers à barrettes. — Chapeau canotier en feutre gros bleu, avec ruban assorti.

5. Fillette de 13 à 14 ans. — Costume en cachemire beige. Robe montante. — Le jupon, touchant la bottine, est garni par derrière de petits volants jusqu'à la ceinture. Le devant est garni de deux plissés posés en rond, à une certaine distance l'un de l'autre, et surmontés d'un biais. — Paletot en cachemire beige, croisé et fermé sur le côté par des bouclettes en passementerie et des olives de couleur assortie. Les bords du vêtement sont dentelés, bordés d'un biais de même étoffe et terminés par des franges assorties. Manches à parements. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre garni de velours.

G. N° 452.

1. Coiffure en dentelle de Bruges, coquillée pied contre pied, avec des coques de ruban, couleur scabieuse, posées en guirlande et mélangées de fleurs de pêche, réunies derrière sous un nœud.

2. Chapeau de demi-saison en tulle noir perlé de jais. Fond mou, bord aplati sur les cheveux, couronne de coques en faille noire entourant la calotte. Le milieu de cette couronne est marqué par un large bouton en perles de jais, auquel se rattachent des chaînons de perles; ceux-ci rejoignent, de chaque côté, des groupes de perles, qui séparent les coques. Large nœud en arrière et plume amazone traversant tout le dessus du chapeau.

3. Plastron de chemise de nuit, — que celle-ci soit en percale ou en foulard, — composé de coulissés assez rapprochés, dont chaque rang de fronces est recouvert d'un roulotté de même étoffe, cousu en dessous. Ce plastron est entouré d'un même roulotté et d'un petit volant. Col rabattu monté sur un poignet assez haut.

4. Haut d'une chemise de jour, formant la manche courbe sans épaulette. Il est composé, de chaque côté, d'une bande plissée en travers, dont chaque pli est piqué, puis d'un riche entre-deux en dentelle ou broderie anglaise, et de petits plis très pressés l'un contre l'autre et très fins. Le milieu est un assez large ourlet formé de cinq petits plis, au bord desquels se trouve une dentelle assortie à l'entre-deux. Même dentelle à l'ouverture des bras et autour du cou.

5. Chapeau de feutre gros bleu, dont la forme rappelle celle de la *Belle Bourbonnaise*. — Ce chapeau, haissé devant et relevé derrière, est garni en dessous d'une touffe de boutons de roses; la calotte est entourée d'un ruban bleu plus clair, avec une touffe de coques à bouts tombants, mélangées de roses posées sur le côté.

6. Col montant derrière, à coins rabattus, en toile piquée au bord et broderie anglaise. Le corps de fichu forme plastron d'homme, avec un large ourlet piqué, encadré de broderies anglaises et de petits plis.

7. Sous-manche assortie au col précédent forme évasée, en toile; entre-deux et dentelle en broderie anglaise.

8. Bonnet habillé pour sortir. Il est en tulle noir moucheté de blanc, tout bouillonné, à fond mou et bords légèrement ruchés. Des coques de ruban violet forment une demi-couronne d'un côté, avec de la dentelle blanche et noire posée l'une sur l'autre en ton grisaille. Une guirlande de giroflées garnit le côté opposé, formant le pied d'une plume noire qui traverse tout le fond du bonnet. Barbes en tulle noir moucheté et festonné, fermant les deux extrémités de la couronne de fleurs et de coques. Brides semblables pour nouer le bonnet sous le menton.

#### Description de la gravure coloriée n° 1162

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en vigogne et faille de deux tons vert-olive. C'est la vigogne, de nuance claire, qui forme le fond. — Jupon à traîne unie, avec pouff pris dans l'ampleur. Un plissé de 23 c. garnit le bas du tablier; le haut est recouvert d'une large bande en vigogne doublée de faille vert-olive foncé. Cette bande forme un second tablier très court, puis un coquillé en zig-zag, qui encadre les devants du jupon; de larges revers en faille, ornent en outre chaque côté. Corsage à pointes devant et derrière en vigogne; le haut seul est en faille plissée, coupée en carré sur la poitrine et le dos. Les manches, de forme duchesse, ont un double volant en laine et faille. Des choux en faille, simulant des roses entourées de feuilles, ornent le milieu de la jupe, le côté du pouff et le dessus de la manche. — Lingerie plate. — Chapeau à bords renversés, en faille assortie.

2. Costume en cachemire blanc et taffetas bleu. Jupon de dessous entouré d'un plissé. Jupon de dessus en cachemire blanc, court devant, à traîne derrière, monté par un seul large pli creux et double; un velours bleu est posé au-dessus de l'ourlet. Corsage à basques plates, rondes devant et sur les côtés, jusqu'au milieu derrière; elles sont ornées d'un velours bleu avec deux nœuds flottants qui les terminent par derrière. Deux larges pans de ceinture, bordés de même et à bouts frangés retombent inégalement sur la jupe; ils sont fixés à la ceinture, sous la basque. Le haut du corsage est entouré d'un velours; un autre velours garnit le dos et la poitrine en carré. Des nœuds à bouts frangés forment épaulette de chaque côté. Le bas des manches, bordé de velours, se boutonne dessus. — Lingerie en broderie anglaise.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Les étoffes écossaises redeviennent de mode, mais combien ces carreaux sur fond gris et formés seulement par un filet rouge et bleu, noir et blanc, ou paille et orange, sont modestes! On les voit à peine; mais cela suffit à rompre la monotonie des teintes plates, et c'est un achèvement.

Ces étoffes de laine, simplement plissées, font de jolis costumes pour l'automne à la campagne, au retour des eaux, lorsqu'il faut abandonner les toilettes d'été, qui, par les temps sombres, paraissent plus ou moins fanées.

Un nouveau passe-temps, très en vogue pour la vie de château de la part de l'élément féminin, est l'enluminure de feuilles de papier à lettre ou des cartes pour les menus.

Se laissant aller à toute la fantaisie de leur pinceau, nos habiles mondaines offrent sous cette forme des compositions pleines d'ingéniosité, d'esprit et de grâce. D'un chiffre armorié qui a l'air d'être dérobé à quelque vieux missel, elles passent à des énigmes à l'aquarelle d'une originalité toute parisienne, et ce mode de manifester leur talent se plie parfaitement aux qualités d'imagination et de finesse qui les distinguent.

Les purs de la courtoisie française, en matière d'hospitalité, ont entrepris une croisade contre la mode qui tend à s'implanter depuis la saison dernière pour les réceptions à la campagne. D'après elle, les invités arrivent par série et ne doivent rester les hôtes de leurs amphytrions que durant un certain laps de temps indiqué sur les cartes d'invitation.

Cette méthode est éminemment pratique, — pour parler le langage du jour, — mais d'une aménité discutable. Aussi a-t-on

baptisé cette façon de recevoir « l'hospitalité à tempérament » parce qu'elle s'exerce à la petite semaine.

\*\*\*

On assure que la grande-duchesse Marie, sœur du grand-duc Constantin de Russie, qui a récemment accompagné ce prince à Biarritz, séjournera à Paris avant de se rendre à son palais de Quarto, aux portes de Florence, pour y passer l'hiver.

La grande-duchesse est un caractère grave, un esprit réfléchi, pour qui l'habitude de la rectitude en toutes choses est passée à l'état de seconde nature. C'est ainsi, dit M. Eugène Chapus, qu'elle ne porte jamais une robe, ne fût-ce qu'une heure, qu'elle ne soit remise immédiatement à neuf. Ses femmes de chambre ont sans cesse le fer à repasser et l'aiguille à la main. Les cordons de ses souliers — la grande-duchesse affectionne le cothurne — sont renouvelés dès qu'elle les quitte, n'eussent-ils été à ses pieds que cinq minutes.

Le sentiment de la correction parfaite est poussé par elle jusque dans les moindres détails.

V.P.

#### LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

La reprise du *Pardon de Ploërmel* à l'Opéra-Comique est venue réveiller le souvenir de Meyerbeer: aussi est-ce de lui que je veux vous parler, l'ayant beaucoup connu jadis chez Roqueplan, quand celui-ci était directeur de l'Opéra, et chez Kalkbrenner, son ami et compatriote.

Meyerbeer était fort distingué, mais peu aimable; il avait sans cesse la préoccupation du succès, ce qui éteignait chez lui tout autre sentiment.

Sans porter atteinte à l'honneur d'une mémoire auguste et à jamais souveraine dans l'histoire de l'art, on peut dire que quelque chose de la nationalité de ce maître se trouvait dans sa poursuite de la renommée: non par amour de l'argent, car il était fort riche et très généreux, mais par amour de la gloire qu'il thésaurisait, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qui faisait dire à Alexandre Dumas que Meyerbeer était l'usurier de l'immortalité.

Un des chagrins de Meyerbeer, — et chagrin profond, je vous l'assure, — était la malveillance injuste de Henri Heine à son égard. A vrai dire, il était douloureux de voir un si charmant esprit que celui de Henri Heine mordre au talon le grand homme qui sut enthousiasmer le monde entier par ses partitions de *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, etc. Ainsi, dans un de ses articles que tout le monde s'arrachait, cet incisif Prussien français, osa écrire un jour:

« Quand Meyerbeer ne sera plus, qui donc s'occupera de sa gloire? »

La postérité, qui a commencé pour tous deux depuis longtemps déjà, a prouvé que la phrase eût été bien plus juste, ainsi retournée: le maestro une fois mort, qui ne s'en occuperait pas?

Toutefois Meyerbeer, frappé au cœur par cette méchanceté imméritée, non seulement avait peur de son compatriote, mais encore de quiconque tenait plume, et je demande, à ce sujet, la permission de citer un trait qui m'est personnel.

Je dinai un jour chez Kalkbrenner en petit comité, avec le docteur Korreff entre autres, ami de l'amphytrion, de Meyerbeer et de Henri Heine, dont il était également le compatriote. Je racontai que j'avais vu le matin même ce dernier, qui, déjà aveugle et impotent, tenait chez lui cour plénière d'un monde aussi spirituel que distingué: c'était un véritable bureau d'esprit,

— argent comptant, — un feu roulant sans cesse alimenté par le maître du logis, qui conserva sa gaieté jusqu'à son dernier jour. Après avoir répété une foule de bons mots que j'avais rapportés de ma visite, je sortis de ma poche un petit papier qu'Henri Heine m'avait donné pour en faire usage dans un de mes articles. — J'en faisais alors quelque fois pour le *Corsaire* de ce temps-là. — Or, ce don n'était autre chose qu'une complainte très drôle et très piquante sur le pauvre Meyerbeer. Kalkbrenner, Korreff et les autres personnes qui se trouvaient là, s'amuserent fort de cette pasquinade et me prophétisèrent un très grand succès pour mon travail, accompagné d'une semblable drôlerie. Puis il n'en fut plus question de la soirée, et l'on parla d'autre chose.

Le lendemain matin dès l'aube, un coup de sonnette violent retentit à ma porte comme lorsqu'il est question d'un événement, et ma surprise fut grande en me trouvant en présence du docteur Korreff qui, disait-il, venait me faire une visite.

— Une visite à cette heure-là, docteur ! fis-je en montrant avec un sourire la pendule ; mais je ne suis pas malade, Dieu merci !

— Aussi n'est-ce pas comme médecin, mais comme ambassadeur que j'ose me présenter chez vous aussi matin, me dit-il en souriant à son tour.

— Comme ambassadeur !... m'exclamai-je, toute surprise. Mais par quelle puissance m'êtes-vous donc envoyé, je vous prie ?

— Par le roi Meyerbeer, mon ami, répondit-il en prenant place dans le fauteuil que je lui offrais ; et je suis chargé par lui d'un traité fort important.

— Et lequel, s'il vous plaît ? répliquai-je avec une vive curiosité, car il m'était impossible de comprendre ce que voulait dire tout cela.

— Eh bien ! c'est le traité de la complainte... me dit Korreff, avec un de ces fins et rusés sourires qui n'appartenaient qu'à lui. Meyerbeer sait que Heine vous a donné ce méchant grimmoire ; il serait au désespoir que cela parût et je viens en son nom pour vous offrir de vous payer ce que vous voudrez l'article que vous destinez au *Corsaire* et qui contient la chanson,

— Comment ! Meyerbeer du haut de sa gloire s'occupe d'une semblable misère ? m'écriai-je en riant. En vérité, c'est cependant une bien petite chose pour un aussi grand homme... Mais pourtant, continuai-je en reprenant mon sérieux, si cette complainte cause autant de terreur à votre ami, dites-lui qu'elle ne paraîtra pas. Je renonce à mon article pour lui être agréable ; qu'il dorme donc tranquille sur ses lauriers et qu'il n'en soit plus question !

Nous nous séparâmes après cela, le docteur et moi ; mais ce ne fut pas pour longtemps, car, à mon grand étonnement, je le vis revenir moins d'une heure après.

C'est encore moi, chère dame, me dit-il en entrant, et je vous apporte mille remerciements de la part de Meyerbeer. Seulement il n'accepte pas votre désintéressement et me charge de vous payer ce dont il vous est redevable.

Tout en parlant ainsi, le docteur sortait de sa poche un portefeuille assez bien garni.

— Fi ! monsieur Korreff, dis-je alors avec un profond mécontentement, est-ce que je mets à prix les services que je peux rendre ? On me paie les articles que je fais, jamais ceux que je ne fais pas. Dites-le, je vous prie de ma part à Meyerbeer.

En achevant ces mots, je fis une profonde révérence pour montrer que la séance était finie.

Le docteur me regarda d'un air embarrassé ; je m'en aperçus et lui dis alors en montrant, je l'avoue, un peu de mauvaise humeur.

— Aviez-vous donc encore quelque chose à me demander, monsieur ?

— Eh bien ! oui, fit-il brusquement ; Meyerbeer voudrait avoir cette maudite complainte, que le grand diable d'enfer devrait bien avoir emportée.

Cette brusquerie du docteur me désarma et je me pris à rire en disant :

— Il a donc bien peu de confiance en ma parole, votre ami, qu'il lui faut aussi les pièces pour tranquilliser son esprit !

— Du tout, du tout, fit alors sur le même ton Korreff ; c'est pour se régaler lui-même de l'esprit piquant d'Henri Heine, et bien certainement il fera là-dessus une fort jolie musique qu'il vous dédiera, en changeant toutefois les paroles.

Je remis donc la complainte et ne revis plus Korreff ; mais peu de jours après, Meyerbeer m'envoya une loge, vint m'y voir pendant la représentation, me témoignant une vive reconnaissance pour le grand service que je lui avais rendu ; et quand il quitta Paris, il fit déposer chez moi sa carte portant les lettres P. P. C. et accompagnant un petit écrin qui renfermait une jolie parure de grenat : le grenat était alors fort à la mode.

Vous voyez combien il était facile de l'inquiéter avec un encrier !...

Quand Meyerbeer vit qu'il avançait en âge, il commença à se sentir de la défiance en lui-même, et la crainte de l'insuccès des œuvres qu'il faisait paraître devint de la terreur : aussi se prit-il alors à rechercher, à exiger même des directeurs, des effets nouveaux pour les décors de ses opéras, afin de battre la grosse caisse, — celle de la curiosité, — qui attire toujours le public. C'est ainsi que, dans le *Prophète*, il fit faire, à ses frais, ce fameux lever de soleil qui fut le premier emploi de la lumière électrique sur la scène, et le charmant ballet des patineurs. En donnant l'*Africaine*, il imposa la condition expresse du fameux vaisseau. Pour le *Pardon de Ploërmel*, il lui fallut absolument une chute d'eau naturelle.

C'était une triste chose de voir ainsi chez un grand homme cette alliance trop indissoluble d'un Mozart et d'un Barnum ; mais, hélas ! rien n'est parfait en ce monde, où le soleil lui-même a des taches, et la postérité ne verra, ne voit déjà que la gloire immense du plus grand génie musical de notre époque, suivant le dire de Mercadente lui-même ; car, un jour, pendant que j'étais à Naples, comme je lui demandais quel était, à son avis, le premier maître de ce siècle, il me répondit vivement :

— C'est Meyerbeer, madame, c'est Meyerbeer.

— Comment ! fis-je avec surprise, vous Italien, vous donnez le pas à Meyerbeer sur Rossini ?

— Oh ! me répondit-il avec ce fin sourire italien qui dit tant de choses, vous m'avez demandé quel était le premier maître de notre époque, et un maître est un homme, tandis que Rossini, c'est le *diou* de la musique, madame ! Rossini est un *diou*.

Voilà comment ces deux grands génies étaient jugés par leur pair, car c'était aussi un maître que l'auteur d'*Il matronie segreto*.

Comtesse DE BASSANVILLE.

## LA VIE PARISIENNE

Le vocabulaire des cours contient des expressions qui étonnent. On a parlé dernièrement d'une princesse étrangère qui traversait Paris dans un *demi-incognito*.

Nous avons déjà le demi-deuil, qui exprime avec assez de désinvolture que l'on commence à se consoler de la perte d'une personne aimée, et qu'à bien peser ses sentiments, on n'éprouve plus que la moitié de la tristesse des premiers temps.

Mais comment peut-on bien s'y prendre pour observer un *demi-incognito* ?

On ne se présente peut-être que de profil? Ou bien on se met sur la figure un demi-masque qui n'en cache qu'un côté?

C'est bien la peine d'être au-dessus des simples mortels pour se voir ainsi réduit à ne voler que d'une aile!

\*  
\*\*

Les cochers de fiacre parisiens, qui pour la plupart ont pris naissance en province, ne sont pas toujours des modèles d'urbanité. Mais le moyen d'inculquer les principes de la politesse à des gens qui, du haut de leur siège, se considèrent toujours comme étant *ou-dessus* du bourgeois?

Notre confrère M. Eugène Chapus, que l'on a appelé dans le cercle de ses familiers une Encyclopédie vivante, avait dernièrement une discussion avec un de ces automédons.

— Cocher, lui dit-il, ne soyez pas grossier! Sachez que l'art de conduire un char dans la carrière a été chanté par une des gloires de la littérature française.

— Connais pas!

— Les empereurs romains n'ont pas dédaigné de descendre du trône pour monter sur le siège... Et Néron lui-même n'ambitionnait pas autre chose que le plus vulgaire des cochers de la Compagnie générale: *Gagner le prix d'une course.*

A. Z.

## LE PATINAGE DES SALONS

Le cirque des Champs-Élysées, en inscrivant sur son affiche les exercices de patins, exécutés par des Américains très habiles, a familiarisé le public avec un genre de distraction qui a son charme.

Le patin à roulettes n'est certes pas une nouveauté pour Paris, car l'invention en est française, mais elle n'a pas encore été accueillie chez nous; en revanche, les États-Unis, de même que l'Angleterre, se sont vite emparés de ce nouveau sport auquel ils ont donné une très grande extension.

Il fait aujourd'hui partie des jeux dont les jeunes gens, dans ces deux pays, s'occupent avec le plus d'ardeur. Voilà deux ans qu'à Brighton on a installé une vaste salle publique, en vue de ce sport d'été. On s'y rend pendant la belle saison, comme on se rend l'hiver sur les cours d'eau congelés.

Le patinage sur roulettes occupe maintenant les loisirs de la jeunesse anglaise, au même titre que la danse, l'équitation ou la natation; seulement ce sport exige, pour qu'on y excelle, un long apprentissage; en outre, on n'est pas encore absolument d'accord sur la question de savoir s'il est favorable au développement de la grâce corporelle chez les femmes. Les uns disent oui, les autres affirment le contraire; mais tous sont d'accord sur l'heureuse influence de ce sport sur la santé de ceux qui le pratiquent.

Toujours est-il que dans beaucoup de villes d'Angleterre, aujourd'hui, il y a des réunions de salon où ce sport est substitué au quadrille et à la valse, ainsi que l'indiquent les cartes d'invitation, sur lesquelles on lit: *Soirée pour patiner.*

La vogue faite à ce sport a pris, comme le Polo, une très grande expansion: c'est la folie du moment, l'excentricité de la jeune Angleterre; ç'a été la rage du beau monde pendant toute la durée de la dernière saison de Londres. On le comprend, puisque toute la haute noblesse anglaise, le prince et la princesse de Galles sont à la tête du *Skating-Club*, récemment créé et auquel on a donné un caractère tellement aristocratique que, pour y être admis, il faut avoir été présenté à la cour. Plus des trois quarts parmi les personnes qui demandent à en faire partie sont certaines d'avance d'être *black-boullées*, si elles ne sont dans les conditions voulues de fortune et de rang.

Le club prend ses ébats dans *Prince's Grounds*; c'est un terrain à l'ombre et couvert d'asphalte; au milieu, se tient un orchestre; autour de l'emplacement réservé au patinage, il y a des chaises et des guéridons disposés pour des lanches. On cause, on prend des glaces, du thé, du chocolat; on étale des toilettes ébouriffantes, on regarde patiner, on aide à relever ceux et celles qui tombent, et les chutes sont fréquentes, parfois dangereuses. Lorsque le prince de Galles assiste à ces réunions, il est d'une courtoisie charmante envers les patineuses en peine. Il quitte souvent sa place pour courir à leur secours.

Ces salles de patinage, de même que les champs où l'on joue au Polo, sont des occasions de toilettes extrêmement pittoresques, très brillantes en général, mais d'un goût moins pur et moins *comme il faut* que celles de Paris.

L. S.

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Nulle pièce ne donne peut-être une idée plus complète du talent de Scribe que celle de ses comédies qui a pour titre: *Une Chaine*. Dramatique et romanesque tout à la fois, cette œuvre est une de celles où le maître a déployé le plus d'ingéniosité; à défaut de style, d'originalité, on y trouve un intérêt irrésistible, et une intrigue si habilement conduite, une telle entente de l'art théâtral, qu'on pardonne à l'auteur, en faveur de ces grandes qualités, des défauts qu'il sait rendre secondaires.

La pièce, telle que vient de la reprendre la Comédie-Française, est très bien jouée par Got, Febvre, Coquelin, M<sup>me</sup> Favart et Mlle Reichemberg.

AMBIGU-COMIQUE. — M. Billion n'est plus! MM. Beaugé et Fischer se partagent aujourd'hui le sceptre directorial, et le destin leur sourit, car leur début a été un succès.

*L'Officier de Fortune*, de MM. Adenis et Jules Rostaing, est un de ces drames qu'on recherche au boulevard Saint-Martin; les situations émouvantes y abondent, et l'intrigue s'y promène au milieu des péripéties les plus variées. C'est l'histoire du fameux baron de Trenck, dont les aventures nous transportent en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, à la cour du grand Frédéric.

La pièce, d'ailleurs bien jouée par MM. Paul Deshayes, Charly, Courtès, Montal et Mlle Marie Vannoy, offre un attrait particulier. Ayant à faire poursuivre leur aventurier qui vient de sauter par la fenêtre pour échapper aux soldats du roi, les auteurs ont imaginé un truc nouveau: on fait tourner la maison, qui présente ainsi successivement toutes ses faces et permet d'assister à une véritable chasse à l'homme.

RENAISSANCE. — Moins heureuse que ses voisins de l'Ambigu, la direction de la Renaissance n'a point obtenu du public un accueil favorable à la *Famille Trouillat*. Ni le livret de MM. Crémieux et Blum, ni la musique de M. Vasseur, ni le concours de Mlle Thérèse, encore moins celui de Paulin Ménier, n'ont trouvé grâce devant les juges de première instance.

On a vu parfois le public revenir de lui-même sur certains jugements. Nous le souhaiterions pour M. Hostein, qui a tout fait pour que cette singulière opérette fût bien montée comme décors et comme costumes; mais vraiment on ne saurait blâmer le public, trop souvent enclin à l'indulgence, de ne plus vouloir qu'on le joue.

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 445. — DESCRIPTION PAGE 458.



COSTUMES D'ENFANTS.





*Jules David*  
A. Levy imp. rue de la Harpe 66.

*Ad. Goussier & fils Ed. Paris*

1162

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Crochets Régents de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, rue du Bac, 12.

Lait Antéphélique de Cambisat C<sup>ie</sup> B<sup>is</sup> P<sup>is</sup> Denis, 26.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON Ad. Goussier & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.





PLANCHE G. N° 452. — DESCRIPTION PAGE 458.



LINGERIE ET CHAPEAUX

## LA DERNIÈRE NUIT D'ANDRÉ CHÉNIER

La grâce décorait son front et ses discours.  
ANDRÉ CHÉNIER.

« Monsieur André, monsieur André... »

C'étaient les deux mots qu'on entendait le plus fréquemment dans le préau, au réfectoire ( nouvellement établi ), dans les longs corridors de la prison Saint-Lazare, pendant le mois de thermidor 1794, et ces mots sortaient de la bouche aimable et naïve d'une jeune personne de dix-neuf ans, Mlle Aimée de Coigny, que la révolution avait jetée dans ce sombre lieu, et qui y avait rencontré André Chénier pour y célébrer sa jeunesse et sa beauté. A tout instant elle avait quelque chose à demander au poète, dont elle se plaisait à répéter le nom et qui lui enseignait les règles de la versification française.

Aimée de Coigny, fille du général Franquetot de Coigny, ancien chevalier d'honneur de Madame Élisabeth, avait reçu une éducation extrêmement soignée; elle était versée comme son père lui-même dans les lettres françaises et même dans les lettres latines; aussi lorsque, par suite de l'émigration de plusieurs membres de sa famille, elle subit un emprisonnement qui atteignait tant de personnes, injustement soupçonnées, fut-elle heureuse de se trouver en compagnie d'André Chénier, l'amant des Muses grecques, véritable Athénien de Paris. Ils se comprirent bien vite, et leurs causeries, sans cesse renouvelées, donnèrent naissance à l'ode devenue célèbre, la *Jeune Captive*, où le poète s'est complu à peindre dans une succession de belles images la confiance d'une jeune âme qui n'a pas accompli sa destinée sur terre, et qui se refuse à croire que la mort puisse l'atteindre avant le temps. *Je ne veux pas mourir encore*, ce cri poussé par une jeune fille a depuis ému bien des cœurs.

« Monsieur André, monsieur André... disait-elle, en détachant Chénier d'un groupe où l'on causait de la prétendue conspiration des détenus de Saint-Lazare, qui devait en envoyer un si grand nombre à l'échafaud, le jour baisse et vous ne m'avez pas encore donné ma leçon de prosodie.

— Pardon, mademoiselle, répondit Chénier, nous vivons dans un temps où l'on oublie les choses les plus importantes pour les bagatelles de la rue... »

Il passa d'une façon familière et gracieuse son bras sur le bras de la jeune fille, et ils s'éloignèrent à pas pressés, cherchant quelque banc isolé où il leur fût permis de causer librement.

« En voilà une, dit le vieux marquis de R..., très-méchante langue, en voilà une qui aura bientôt, je l'espère, une excuse pour ne pas monter sur l'échafaud (1).

— Vous vous trompez, lui répondit Roucher, l'auteur des *Mois*, Mlle de Coigny est l'innocence même et mon ami Chénier est incapable de l'oublier.

— Il aura tort, répondit impertinemment le marquis; si j'étais à sa place, je ne me ferais pas scrupule de conserver à la patrie une si belle personne... en me plaignant seulement que l'excuse ne remonte pas jusqu'à son auteur, ce qui prouve que les républicains ne sont pas bien logiques... Et il pirouetta sur le talon.

— Fi, fi, quel cynisme! s'écrièrent les duchesses de Périgord et de Saint-Aignan, qui assistaient à cet entretien.

— Madame, reprit le marquis en s'adressant à la duchesse de Saint-Aignan, vous en parlez bien à votre aise. Vous avez votre excuse, vous.

— Mais j'ai un mari, moi, répondit la duchesse en baissant les yeux.

— Eh bien, que M. Chénier l'épouse, je ne demande pas mieux.

— Elle est promise au duc de Fleury, repartit Mme de Périgord, et M. Chénier aime ailleurs.

— Est-ce qu'on en est encore là? dit le marquis. Je croyais que le monde était plus avancé depuis 89. »

Pendant que la conversation continuait sur ce ton léger, qui égayait souvent les prisons de cette époque, André et sa charmante élève comptaient sur leurs doigts des hémistiches et discutaient la valeur de certaines rimes.

« Monsieur André, dit tout à coup Mlle de Coigny, vous êtes évidemment préoccupé; je ne vous trouve plus la même chaleur pour les choses littéraires... J'aurais mieux fait de m'adresser à M. Roucher.

— Peut-être aujourd'hui, répondit Chénier. Roucher a plus de sang-froid que moi, quand il n'est pas question de sa fille... il perd la tête sur ce sujet-là.

— Avez-vous appris des nouvelles qui vous contrarient? Contez-moi cela; ne suis-je plus votre confidente? Votre père et votre frère font-ils toujours des démarches pour vous?

— Plût à Dieu qu'ils n'en fissent aucune... passer devant le tribunal révolutionnaire, n'est-ce pas aller à la mort? Je n'ai pas les illusions que vous avez... Je n'ai pas, moi, les ailes de l'espérance.

— Que vous donnez aux autres...

— Je n'attends rien des hommes qui m'ont renfermé ici... si ce n'est de gagner à prix d'or un de nos geôliers et de m'échapper de cet enfer au risque de la vie.

— Vous faites donc partie de la conspiration dont on parle tant?

— Il n'y a pas la moindre conspiration, mais chacun a bien le droit de s'évader, s'il le peut, comme l'oiseau qui est en cage et qui reprend sa liberté...

— Vous voulez nous quitter? s'écria Mlle de Coigny avec une vive émotion et en lui saisissant la main.

— Oh! tenez, vous seule m'arrêtez, et voilà ce qui jette dans nos heureuses leçons le trouble dont vous vous êtes aperçue.

Et baissant la voix, il lui raconta que, depuis quelques jours, ayant reçu de l'argent de sa famille, il avait séduit le porteclefs de leur corridor; qu'au moyen d'une lime il avait scié un barreau de sa fenêtre après avoir remarqué une longue planche que des maçons avaient appuyée sur la terrasse d'un jardin voisin, où son frère Marie-Joseph et quelques amis sûrs l'attendaient et avaient tout préparé pour sa fuite, mais qu'il n'avait pu se décider à s'éloigner d'elle... malgré les sollicitations les plus pressantes...

— Si je vous suivais? s'écria Mlle de Coigny avec résolution.

— Je n'osais vous le proposer, quoique les temps extraordinaires veuillent des actions qui le soient aussi...

— Fille d'un général, nièce d'un maréchal de France, le courage ne me manquera pas; planche pour planche, la vôtre est préférable à celle de l'échafaud, et voyez comme la Providence est pour nous: le jeune Maillé, qui a la même taille que moi, a fait déposer ce matin entre mes mains un costume d'homme, tout neuf, en montant dans la voiture qui le conduisait à la Conciergerie; il m'a priée de le faire remettre à son tailleur s'il ne revenait pas; je puis en disposer, cela attirera moins l'attention que des vêtements de femme....

— Vous êtes adorable, dit Chénier, je vais avertir notre porteclefs. Cette nuit, nous fuirons ensemble, et vous trouverez chez mon père toutes les sécurités que votre honneur puisse désirer.

— Mon honneur, répondit fièrement Mlle de Coigny, c'est à moi de le garder, les autres n'y peuvent rien. »

Ils se séparèrent après avoir causé plus longtemps que

(1) L'excuse était une déclaration de maternité prochaine.

d'habitude, et non sans observations malignes du marquis de R..., lequel rôdait autour d'eux en s'étonnant que la prosodie française eût tant d'attraits pour Mlle de Coigny dont il avait vu un moment les yeux se remplir de larmes.

Chénier, aussitôt qu'il le put, remonta dans sa chambre, s'assura de la constante bonne volonté du porte-clefs, fit de sa fenêtre des signes convenus auxquels on répondit de la terrasse voisine, et se livra à quelques préparatifs nécessaires, en attendant Mlle de Coigny; le bruit des allants et venants dans le corridor, s'endormit peu à peu; tout le monde rentré, on n'entendit plus que le pas du geôlier qui tirait les verrous sur les portes des prisonniers; Mlle de Coigny entra en ce moment dans la chambre du poète sous le costume d'un petit maître élégant, et le geôlier tira les verrous sur la porte de Chénier, comme il l'avait fait sur celle des autres.

Ce fut un moment solennel, indicible. Ils restèrent muets quelque temps. Tout ce que la poésie antique a pu imaginer sur la beauté des jeunes dieux était dépassé par celle qui s'offrait aux yeux de Chénier, pleins d'une admiration prolongée.

« Ne perdons pas de temps, s'écria Mlle de Coigny, profitons de l'enthousiasme où je suis encore de votre merveilleux projet. J'ai besoin de cette animation pour me soutenir quelques minutes dans le vide à vingt-cinq ou trente pieds de la rue.... »

— Venez donc, dit Chénier, et que Dieu nous seconde!... »

Il prit Mlle de Coigny dans ses bras et la posa sur le bord de la fenêtre, en se hissant après elle et en lui recommandant de s'asseoir sur la planche légèrement inclinée et de se laisser glisser; mais ils avaient compté sans la sentinelle qui veillait entre la prison et la terrasse du voisinage. Un coup de feu partit, et Mlle de Coigny, effrayée, se rejeta vivement en arrière et sauta au cou d'André Chénier, qui, d'une main, la retint sur son cœur, tandis que de l'autre il se tenait fortement à deux barreaux qui n'avaient pas été descellés. Ce brusque mouvement déranger la planche, laquelle, perdant son point d'appui, tomba avec fracas dans la rue sur le soldat qui poussa un cri de détresse en se sentant mortellement atteint.

Chénier, très-vigoureusement constitué heureusement dans sa taille moyenne, parvint à faire rentrer Mlle de Coigny à travers les deux barreaux et à redescendre avec elle dans sa cellule.

Une fois descendu avec son précieux fardeau, qu'il serrait toujours avec la même force contre son sein, il s'aperçut que Mlle de Coigny s'était évanouie; il la crut blessée par le coup de feu et la déposa sur sa couchette de prisonnier. Grand fut alors son embarras.

Mlle de Coigny ouvrit enfin les yeux et regarda avec étonnement le poète penché sur elle, à la lueur d'une lampe; elle lui dit :

« Qu'avez-vous donc, monsieur André?... »

— Je craignais que vous n'eussiez été atteinte par le coup de feu de la sentinelle, lui dit-il.

— Non, je n'ai été atteinte que par la peur, répondit-elle en souriant; moi qui me vantais de mes aïeux militaires, c'est bien lâche de ma part; ce n'est pas de moi que Gentil-Bernard dirait :

J'ai vu Coigny, Billone et la Victoire.

— Que le ciel soit béni, dit Chénier, et Dieu veuille que notre équipée n'ait pas de suites plus graves! Quant à fuir, cela ne nous est plus possible. »

Et il lui apprit qu'en se jetant à son cou, elle avait poussé du pied la planche, qui était tombée dans la rue.

« Si je pouvais au moins rentrer dans ma cellule, repartit Mlle de Coigny, car de passer la nuit en tête-à-tête avec vous dans cette chambre si bien verrouillée, cela n'est guère convenable, et si on le savait... »

— On ne le saura pas, dit Chénier, et je vais tâcher de me faire entendre du porte-clefs qui doit être à l'autre bout du corridor. »

Au même instant, les verrous furent tirés, et le porte-clefs apparut lui-même; il avait entendu le bruit de la planche tombante, il venait savoir ce qui s'était passé, et, sur les instances de Chénier, il fit rentrer Mlle de Coigny dans sa cellule avant la visite de l'inspecteur, qui, effrayé par le bruit, comme tous les gardiens de la prison, avait commencé sa revue par les étages inférieurs.

Le porte-clefs expliqua à l'inspecteur que l'orage (il faisait grand vent en effet) avait fait rouler une planche, posée auprès de la fenêtre du citoyen Chénier, mais que le citoyen Chénier était dans sa cellule, qu'il venait d'en faire la constatation.

« Tant mieux, dit l'inspecteur, car M. Chénier est demain de tournée, et son absence eût contrarié Collot-d'Herbois. »

Chénier entendit cette conversation et frémit. Il était perdu. Il passa le reste de la nuit à écrire ses admirables iambes...

Mourir sans vider mon carquois!

Le lendemain, Chénier évita Mlle de Coigny pour ne pas s'attendrir, et partit pour la Conciergerie avec une vingtaine de ses compagnons; il ne revint pas plus que le jeune Maillé n'était revenu. La duchesse de Saint-Aignan revint seule, après constatation de son état. Mlle de Coigny, qui avait erré toute la journée dans la prison, apprit enfin la terrible vérité...

« Ah! racontait Mme de Saint-Aignan, il a porté la main à son front en disant: *J'avais quelque chose là!* »

— On dit en effet, repartit la duchesse de Périgord, que ce poète avait du génie, et plus de génie que son frère Marie-Joseph... Mais Mlle de Coigny se trouve mal...

— Hélas! s'écria l'aimable héroïne en mettant la main sur son cœur, *moi, j'avais quelque chose là!* »

— Je disais bien qu'elle l'aimait, dit le vieux marquis de R... Ah! Chénier a manqué une belle occasion de sauver une femme de l'échafaud. »

Mlle de Coigny, qui avait entendu les derniers mots, s'écria en pensant à l'ode composée pour elle :

« Et maintenant je ne veux plus vivre, je veux mourir. »

— La pauvre enfant! dit le marquis avec une profonde compassion.

Mlle Coigny ne mourut pas alors. Sortie de prison après le 9 Thermidor, elle devint duchesse de Fleury. Elle ne tarda pas à divorcer, et épousa plus tard M. de Montrond. Elle n'est morte qu'en 1820, après avoir publié un roman, *Alcar*, tiré seulement à vingt-cinq exemplaires, et publié chez Firmin Didot.

Hyppolyte LUCAS.

## SOUVENIRS D'ENFANCE

Voici le jour qui finit: la rue est déjà sombre, mais les toits brillent encore sous le ciel clair, et le soleil couchant met à ma mansarde des vitres de rubis. C'est l'heure où je m'accoude à la fenêtre, entre ma giroflée et mon réséda, pour me reposer un instant du travail de la journée. Bientôt la lampe s'allumera, et me tâche me réclamera de nouveau, jusqu'à ce que mes yeux se ferment de sommeil.

De la rue profonde, où s'allument mille feux, monte un murmure incessant; on dirait le bourdonnement d'une ruche. L'oreille attentive y démêle des pas et des voix, des roulements de voitures, des ronflements de machines; la grande ville est pleine de mouvement et de bruit. Je vois au-dessous de moi,

comme les vagues d'une mer houleuse, des toits innombrables, aux formes variées; les flèches des clochers se dressent dans le ciel empourpré qui semble les parer d'une couronne de nuages d'or; et çà et là quelque groupe d'arbres, qui abrite sous son ombrage les jeux des enfants, me rafraîchit les yeux de sa verdure et me rappelle que je n'ai pas toujours vécu ici.

Je n'ai pas toujours vécu ici! et quand je remonte dans le passé, jusqu'au temps où j'étais une toute petite fille libre et joyeuse, je ne retrouve pas dans mes souvenirs la grande ville entumée aux rues tumultueuses. Non! c'est la ferme qui vient m'apparaître, la ferme à mi-côte entre la prairie et le bois, la ferme où les bêtes rentraient le soir avec un si doux mugissement et où l'on entendait, au lieu du grincement des machines, le bruit des charrettes qui rapportaient le foin fraîchement coupé ou les gerbes jaunies du blé mûr. Quand j'y songe, mon cœur bat plus vite, j'oublie le présent, et je redeviens enfant.

Il y avait surtout un petit coin que j'aimais, un petit coin de la basse-cour. On y descendait par des marches usées, où des étrangers auraient trébuché à chaque pas; mais mes petits pieds d'enfant les connaissaient bien et y marchaient avec sûreté. La vieille porte était en ruines, le toit du hangar s'effondrait; mais comme tout cela était joli sous le vert manteau dont la vigne le recouvrait! Un filet d'eau coulait à petit bruit, tombant de la goulotte dans le vieux timbre de pierre à moitié démoli, et de là dans la petite mare où barbotaient les canards; et je ne me lassais pas de l'écouter. Je trainais là ma petite voiture, où je m'asseyais, plus heureuse qu'une reine dans son carrosse doré; je donnais audience aux hôtes de la basse-cour. Les pigeons venaient tout près de moi, et roucoulaient en gonflant leur gorge changeante; au-dessus de ma tête les petits oiseaux gazouillaient dans la vigne, et les oies familières venaient prendre jusque dans mes mains le feuillage tendre des carottes qu'elles tranchaient d'un coup sec pour le porter à leurs petits.

Comme c'était gai, et comme je me trouvais bien là!

Ma mère riait, quand elle venait m'y chercher, et que les volatiles me suivaient quelque temps, les uns en roucoulant et voletant autour de moi, les autres en se dandinant et en allongeant le cou en cancanant comme pour me rappeler. — Comme l'enfant se fait aimer des bêtes! disait-elle; bien sûr, elle est née pour être fermière. Mais nul ne sait ce qu'il deviendra, en attendant, petite, prends ton bonheur où tu le trouves, c'est peut-être tout ce que tu en auras dans la vie!

Nul ne sait ce qu'il deviendra! Je vis à présent dans la grande ville, et voilà bien des années que je n'ai senti l'odeur du foin frais ni vu devant moi des champs et des prés s'étendre jusqu'à l'horizon; car mes moments de liberté sont rares et courts, et la campagne est loin: la ville est si grande! Mais je me réjouis le cœur par le souvenir de mon cher petit réduit d'autrefois: en fermant les yeux je revois avec mon âme le toit chancelant, l'eau que traverse un rayon de soleil, la vigne verte et le vieil escalier; et je me mets à chanter, pour m'encourager dans mon travail, quelque refrain de mon village.

Si jamais, sur mes vieux jours, j'ai pu amasser quelque argent, je veux retourner à la ferme pour y finir ma vie en paix. Je porterai ma chaise à l'endroit où je trainais ma petite voiture d'enfant, et je regarderai de mes yeux affaiblis toutes les choses que j'aimais tant autrefois. Il me semble que je serais heureuse de mourir là. Peut-être bien que c'est un rêve et que je n'y retournerai jamais; n'importe, j'aime à y penser, et jusqu'à mon dernier jour je bénirai Dieu, qui me destinait à vivre dans la grande ville aux maisons sombres, d'avoir mis dans mes souvenirs, pour égayer ma triste vie, ce petit coin rayonnant de verdure et de soleil.

M<sup>me</sup> BEPP.

## LE CABARET DE RAMPONEAU

Jean Ramponeau ou Ramponeaux, roi des cabaretiers de son temps, a possédé deux royaumes. Simultanément ou successivement? c'est ce que l'histoire n'a pu éclaircir.

Après s'être illustré à la Courtille, vers 1760, il alla s'installer dans un lieu célèbre entre les plus célèbres, dans le village des Porcherons, en face de la barrière Blanche.

La Courtille rivalisait avec les Porcherons. Les guinguettes, les cabarets, les rôtisseries y exposaient aux regards du passant leurs enseignes affriolantes. Un monde de buveurs s'y donnait rendez-vous, pour y mener joyeuse vie *inter pocula*, sans souci de l'avenir et sans regrets du passé. Il importait peu que le vin fût exquis. La gaité des convives remplaçait avantageusement la supériorité des liquides. Puis, la renommée d'un cabaretier s'établissait à propos de quelque petit scandale, ou de quelque visite faite par un grand seigneur, désireux de « s'encanailler » en certains moments.

Or, le baron de Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, ne dédaignait pas de constater une illustration populaire: « L'année 1760, écrivait-il, est marquée dans les fastes des badauds en Paris par la réputation soudaine et éclatante de Ramponeau. »

Boire outre mesure, à cette époque déjà, cela s'appelait « ramponer ». Notre homme profita de sa vogue, et, trouvant que les Porcherons offraient meilleure chance de fortune que la Courtille, il alla s'établir aux Porcherons.

Là foisonnaient plus encore qu'à la Courtille, les guinguettes, — maisons ainsi nommées, dit Etienne Pasquier, des termes *guinguet* ou *ginguet*, dont on s'était servi pour désigner le mauvais vin récolté pendant l'année 1554. Deux cents ans d'existence avaient popularisé ces établissements modestes.

La guinguette de Ramponeau ressemblait aux autres maisons du même genre. Ce qu'il avait fait à la Courtille, il l'imita dans le village des Porcherons.

Sur son enseigne était écrit: « *Au tambour royal*. » De plus un peintre le représenta à califourchon sur un tonneau, en vrai Silène, dont la face réjouie et rubiconde ressemblait à une réclame perpétuelle.

Dans l'intérieur, la guinguette offrait un aspect non moins provoquant pour les amis de la bataille. Comment le passant n'eût-il pas été alléché par l'odeur de la cuisine dont on s'occupe dans la pièce d'entrée? Quel foyer tentateur! Là rôtissaient des gigots et des poulets plus ou moins fins; là cuisaient des galettes appétissantes; là se tordaient dans la friture des goujons ou des ablettes remarquables par leur fraîcheur.

D'un côté, des pintes de plomb étaient rangées sur des planches; de l'autre, quelques bouteilles de vin, et même un ou deux petits tonneaux pleins d'eau-de-vie, semblaient demander avec instance l'honneur d'être choisis par les habitués.

Après avoir traversé l'antichambre, c'est-à-dire la cuisine, les badauds pénétraient dans la grande salle, ornée d'une treille peinte sur les murs, et illustrée de figures variées; avec textes malins, calembredaines et facéties. Belle-Humeur dansait avec la Camargo; Polichinelle faisait des grimaces au docteur; Bacchus trônait le verre en main. C'était partout des invocations à la Soif, compagne de l'Ivresse.

Mais l'initiateur par excellence apparaissait bientôt. Jean Ramponeau se tenait prêt à boire, à faire tête à toute sa clientèle, à vaincre les buveurs les plus intrépides. Oh! le rude joueur! Nul ne pouvait résister à ses saillies, ni jeter une ombre sur son humeur joviale. Ramponeau possédait le génie de l'ivresse du peuple, de la bonne, selon Beaumarchais.

L'égalité parfaite existait dans ce cabaret où les grands sei-

gneurs coudoyaient les aigrefins, où quelques jolies marchandes s'introduisaient au bras de fringants militaires. Quel est cet homme sans gêne, accoudé sur la table? Ne faites pas attention : il dort. Et cet autre, qui s'appuie contre la muraille? Chut! il a trop bu. Honneur au courage malheureux!

Tout le monde ne supportait pas victorieusement l'assaut du vin que débitait mons Ramponeau. Notre cabaretier attirait surtout la foule par le bon marché de ses consommations. Il vendait le vin trois sous et demi la pinte au lieu de six sous; il défiait toute concurrence, et méritait que les poètes crottés de l'époque célébrent en vers et en prose sa personnalité rayonnante; d'autant plus que Ramponeau savait verser rasade à ces flatteurs, pour développer dans leur cerveau l'éloquence de l'adulation. Il entendait la publicité.

Français et étrangers voulaient contempler « c'fameux Ramponeau, » comme dit la chanson. Bien des filles

Allaient chez Ramponeau faire les gentilles.

#### Les Porcherons,

Le rendez-vous des bons lurons,

brillaient surtout par le cabaret de Ramponeau, où la foule se portait.

Parmi les habitués se distingua maître Toussaint Gaspard Tacconnet.

Taconnet, fils d'un menuisier, était né à Paris et connaissait, depuis son enfance, tous les bons recoins de la capitale. Taconnet amenait la foule au théâtre de Nicolle (plus tard la Gaité). Son talent n'avait pas d'égal dans les rôles d'ivrogne, qu'il jouait au naturel, car il aimait passionnément le jus de la treille, et ne manquait jamais de dire, quand il voulait exprimer son souverain mépris pour quelqu'un : « Je le méprise comme un verre d'eau.

Acteur excellent, ivrogne émérite, Taconnet passait tous ses loisirs chez Ramponeau. Sa présence contribuait à la prospérité du cabaretier. Ils devinrent amis.

Chaque jour, l'habitué venait étudier l'ivresse, échauffer sa muse grivoise et se préparer au rôle d'ivrogne, en entrant profondément et « réellement » dans le sujet. Taconnet se grisait chez Ramponeau pendant la journée, et, le soir, il émerveillait le public par ses gestes et ses lazzis.

A force de fréquenter Taconnet, à force de boire avec lui au milieu de ses comédiens, Ramponeau se crut appelé à figurer sur la scène. Il eut la pensée de s'improviser acteur, de se montrer au public d'un théâtre.

Comme il faisait honneur à quelque bouteille sans doute, ou bien dans un moment où Bacchus triomphait de sa valeur, Ramponeau se trouva face à face avec un certain Gaudon, monstre de marionnettes, qui lui proposa un engagement.

Et quel engagement! Douze francs par jour, à la condition que le roi des cabaretiers paraîtrait, pendant trois mois, sur son théâtre de marionnettes. Gaudon flairait là une fortune.

Ramponeau signa. Ce fut une grande nouvelle, non-seulement à la Courtille et aux Porcherons, mais dans tout Paris, que celle des débuts futurs de notre homme au spectacle de marionnettes que Gaudon exploitait dans la foire Saint-Laurent.

Dans le cabaret, les habitués se divisèrent en deux camps. Pour les uns, Ramponeau démérait; pour les autres, il avait raison de marcher sur les traces de Taconnet, d'ajouter à sa couronne de buveur celle de comédien; pour tous, une pareille exhibition était grosse de promesses.

Cependant les jours s'écoulaient, et l'époque des débuts annoncés s'approchait rapidement. Déjà les amateurs se disputaient par avance les places du théâtre de Gaudon. Ces curieux, grandes dames et seigneurs, qui n'avaient pas osé fréquenter le

cabaret « pour voir Ramponeau », comptaient se dédommager en allant l'applaudir sur la scène, où l'illustre cabaretier ne devait remplir, d'ailleurs, que des rôles muets. Le voir! le voir! cela suffisait.

Ramponeau ne trouva peut-être pas son engagement assez avantageux. Il refusa d'accomplir sa promesse. Les Jansénistes, très chatouilleux sur l'article du théâtre, lui avaient fait un scrupule « de se produire sur la scène ». Ils lui avaient donné des sérieuses raisons pour l'en empêcher. « Tertullien, lui avaient-ils dit, condamna la comédie. » L'ami de Tacconnet goûta leurs observations de haute morale.

Le fait excita la verve de Voltaire, ce malin esprit qui touchait à tout. Un procès eut lieu entre Gaudon et Ramponeau. Celui-ci, dont la conscience était alarmée, ne voulait pas rendre l'argent qu'il avait reçu de l'entrepreneur de spectacles. Gaudon réclama une somme payée d'avance.

Aussitôt parut un opuscule de Voltaire, ayant pour titre : *Plaidoyer de Ramponeau prononcé par lui-même devant ses juges*. C'était une petite débauche d'esprit, dans laquelle l'auteur de *Candide* prêtait au cabaretier une éloquence vraiment extraordinaire.

On y lit :

« Vous voyez, juges augustes du boulevard de la Courtille, quelle prééminence eut de tout temps le cabaret sur le théâtre. Vous frémissez de l'indigne proposition de maître Beaumont (Elie de Beaumont plaidait pour Gaudon), qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'ose plaider ma cause moi-même, parce que là où la raison est évidente, l'éloquence est inutile. Si elle succombait, cette raison, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cause entre les mains de maître Mannori, célèbre dans l'univers, qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers, et l'univers jugerait entre Gaudon et Ramponeau. »

Au procès, maître Coqueley de Chaussepierre plaida pour Ramponeau, que le tribunal renvoya des fins de la plainte, et qui s'en retourna trôner dans son cabaret, après avoir rendu l'argent et « sauvé son âme. »

Vous devinez l'effet produit par cette facétieuse affaire, vous comprenez les résultats du procès pour Ramponeau. Il vit augmenter le nombre de ses habitués, de ses amis et de ses admirateurs. Jamais il n'avait conquis tant de gloire et de popularité. Tout Paris alla le voir et vider ses pintes de petits vins. Des princes du sang même, en « bons princes » qu'ils étaient, ne se déplaçaient pas dans sa société. On passait de si doux moments à la Courtille et aux Porcherons!

Qu'ajouter encore? les badauds parisiens, dévots au pèlerinage de la sainte bouteille, s'entretenaient continuellement de Ramponeau. Il firent queue à la porte de son cabaret. La mode s'en mêla, tant les illustrations de tous genres ont droit de l'occuper. Les belles dames portèrent des chapeaux « à la Ramponeau » et des robes « à la Ramponeau »; tout fut fait à la grecque ou « à la Ramponeau ». Le roi des cabaretiers recueillit un tas de gros sous, à ce jeu heureux de la popularité, et sa gloire ne l'abandonna que le jour où il passa de vie à trépas.

D'après un mémoire publié dans la *Revue des facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'an 1760*, Jean Ramponeau était né à Argenteuil, patrie du petit vin. Cet homme à face comique, cet ami de Taconnet, ce débitant de liquide à bon marché, a su acquérir une réputation qui sera bientôt séculaire, et qui survivra à bien d'autres plus sérieuses. Beaucoup l'ont imité, sans pouvoir atteindre à sa hauteur.

Augustin CHALLAMEL.

## REVUE DES MAGASINS

Voulez-vous, mesdames, avoir une taille fine, un buste bien proportionné, porter cuirasse collante, en un mot? adressez-vous à Mmes DE VERTUS sœurs, qui répondront merveilleusement à tous vos souhaits, en vous livrant la *ceinture Régente*.

Ce corset, unique en sa coupe, est bien celui qui fait le mieux valoir les avantages naturels. Grâce à son précieux concours, le buste se développe, la taille se cambre et s'amincit, prenant les proportions les plus heureuses, présentant les contours les plus gracieux et l'ensemble le plus élégant.

La ceinture *Régente* offre encore l'avantage non moins appréciable de réparer les torts de dame Nature en rectifiant ses erreurs. En d'autres termes, Mmes de Vertus sœurs possèdent des secrets dont plus d'une femme se trouve bien.

La ceinture *Régente*, quelle que soit la façon dont elle est établie (en coutil, satin ou moire antique, brodée ou garnie de peluche, de dentelles, etc.) reste exactement la même comme coupe. On peut, du reste, s'en convaincre en visitant les élégants salons de la rue Auber, 12, où l'on trouvera également une collection d'élégants jupons de dessous.

— A l'entrée de l'automne, lorsque le mauvais temps nous menace, que les soirées deviennent longues et tristes, on recherche davantage les plaisirs d'un intérieur confortable. Malheureusement l'intérieur en question ne répond pas toujours aux exigences du ménage! Et tout le monde ne connaît pas l'établissement du *Credit à tous*, de M. CRÉPIN aîné (de Vidouville, Manche), qui répond si bien à tous les besoins de la vie et aux exigences de toutes les positions.

Dans les vastes magasins du boulevard Ornano, 11, 13 et 15, on trouve absolument tous les objets qui composent l'habillement complet, confectionné ou non, pour homme, femme et enfant; le mobilier, l'horlogerie, la bijouterie, les glaces, la literie; l'outillage du travailleur, quel qu'il soit; les machines à coudre, pianos, etc., etc.; objets que l'on peut se procurer chez M. Crépin au même prix qu'ailleurs et en outre avec de grandes facilités de paiement.

La maison Crépin a des employés spéciaux dont l'unique occupation est d'initier le public aux différents modes d'opération de l'établissement; il suffit donc d'adresser un mot boulevard Ornano, pour recevoir à bref délai la visite de l'inspecteur en question.

Pour les jeunes ménages, les petits employés, les travailleurs en un mot, à quelque degré social qu'ils se rattachent, l'existence d'une pareille institution est précieuse: grâce à elle, on ne peut plus répéter ce refrain connu: Ah! si j'avais de l'argent, j'achèterais ceci ou cela! — On n'a plus besoin d'argent aujourd'hui, d'argent comptant du moins!

## SPÉCIALITÉS

Depuis que les femmes portent toutes plus ou moins de faux cheveux, elles ont perdu l'habitude d'entretenir avec soin ceux que la nature leur a donnés. On se nettoie la tête, cela va sans dire, et dans ce but on emploie une eau quelconque qui enlève parfaitement les pellicules et rend le cuir chevelu propre et net; et puis on s'arrête là: voilà tout. Pour donner un peu de force aux cheveux, il faut avoir soin d'en frotter les racines avec une préparation grasse, pommade ou huile.

Sous ce rapport, nous devons citer en première ligne le *Rowland's Macassar oil*, huile de Macassar; préparation exquise, d'importation anglaise, joignant aux qualités toniques et rafraichissantes les plus parfaites le parfum le plus agréable. Cet excellent produit communique au cheveu une force étonnante et lui donne en même temps une souplesse parfaite. Il suffit d'en oindre légèrement les racines, sans l'étendre sur les cheveux, ce qui leur donnerait un aspect luisant tout-à-fait désagréable; j'en excepte pourtant la chevelure noire, dont la beauté acquiert plus de prestige, lorsqu'elle est bien brillante.

Le *Rowland's Macassar oil* se recommande aussi bien aux messieurs qu'aux dames, davantage même aux premiers, car ils sont plus souvent victimes de la calvitie que nous; on n'aurait plus à se plaindre d'un semblable désagrément si l'on faisait un usage fréquent de ce cosmétique vraiment supérieur.

(Vente en gros chez Mme Lamar, 45, rue Saint-Denis, et en détail chez tous les parfumeurs.)

— Le grand air, les veilles prolongées, l'éclat des lumières, ou bien un travail trop assidu, sont autant d'ennemis de la beauté de la peau. Rien de plus délicat que celle-ci, rien non plus d'aussi précieux. De jolis traits joints à une vilaine carnation passent inaperçus; l'opposé est au contraire, fort remarqué. Nous avons donc chères lectrices, le plus grand intérêt, d'abord à acquérir, puis à conserver un bien aussi enviable.

La *crème Simon* répond merveilleusement à cette exigence: ses propriétés

rafraichissantes et toniques donnent à la peau une fermeté et une élasticité qui lui procurent une fraîcheur charmante et toute juvénile. Rougeurs, boutons, masque de grosseur, taches quelconques, tout cela est effacé, grâce à son emploi.

Pour compléter l'heureux effet de la *crème Simon*, il faut se servir de la *poudre Figaro* qui, en se fixant sur la peau, lui donne un velouté délicieux. Ce produit, nous y insistons, est le complément indispensable du premier. Nous pouvons ajouter que l'un et l'autre sont établis dans les meilleures conditions d'hygiène, que la personne la plus exigeante puisse désirer.

On se procure la *crème Simon* et la *poudre Figaro* au dépôt central, chez M. Gerin (rue Beautreillis, 43), ou à la *Tour de Nestlé* (boulevard des Italiens, 3).

## NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une bûche à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à souter, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

## Avis important

Nous avons l'honneur de rappeler à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des dites demandes ou réclamations.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.